Académie de Béarn

Adresse : Académie de Béarn, Villa Lawrance, 68, rue Montpensier 64000 Pau
www.academiedebearn.org

Bulletin de liaison novembre 2026

La lettre qui relie les Académiciens

Éditorial

Je suis heureux de rédiger l'éditorial de l'avant-dernier bulletin de l'année, parce que l'activité qu'il décrit montre à quel point l'Académie est plus que jamais présente dans la vie locale et dans les échanges culturels en cours.

On prendra connaissance du grand événement de l'automne que sera la réception des lauréats du Prix Marguerite de Navarre lors de la manifestation des Idées mènent le monde à Pau fin novembre avec l'événement du retour de Sophie Marceau qui se trouve dans l'actualité littéraire avec un nouveau livre.

On notera aussi la qualité remarquable des nouveaux Académiciens que l'Académie a reçus en séance solennelle le 9 octobre (voir ci-dessous) mais aussi les nouveaux en séance ordinaire à la Villa Lawrance, ce qui montre que l'attractivité de notre Académie n'a jamais été aussi grande.

À lire les contributions et les notes de lecture de nos Académiciens qui donnent une idée de la diversité des centres d'intérêt de cette société.
Vous lirez aussi l'annonce de l'Assemblée générale de mi-décembre. Nous vous y souhaitons le plus nombreux possible ; comme vous le savez, il s'agira de renouveler la gouvernance de notre belle Académie par un vote pour le choix d'un président et d'un bureau.

Avec ma considération et mes amitiés pour nos lecteurs. Marc Bélit.

SOMMAIRE

1 Éditorial

2 Réception de deux nouveaux académiciens

6 Proclamation du Prix Marguerite de Navarre 2026

8 Communications et travaux

12 Opinions et réflexions

20 À la rencontre de l'Académie en Béarn

23 Conversations académiques

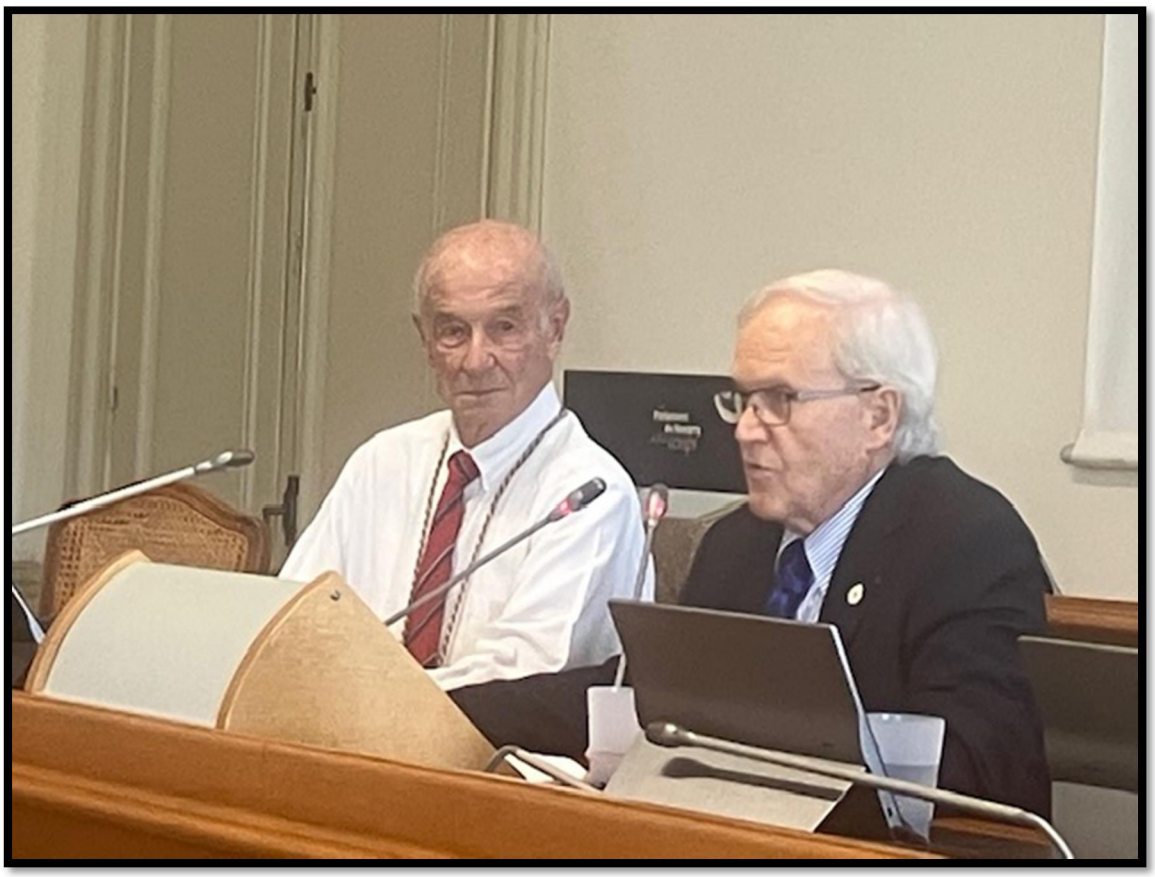
24 Remise du Prix Marguerite de Navarre

25 Assemblée générale de l'Académie

Réception de deux nouveaux académiciens

Vendredi 9 octobre 2026 à 15 heures, au Parlement de Navarre

Hommage à Louis-Henri Sallenave par le Professeur Pierre Peyré, Vice-Président de l'Académie de Béarn



Séance du 9 octobre : à la tribune Pierre Peyré et Marc Bélit président.

En sa qualité d'ancien de l'Académie et de vice-président, il revenait à Pierre Peyré de prononcer l'hommage d'un homme qu'il a côtoyé plus longtemps que tout le monde, dans l'exercice de ses responsabilités de secrétaire général de l'Académie pendant des années. À cette occasion, l'Académicien a évoqué les qualités de sérieux, de solidité, de culture et de fidélité à l'Académie du grand ancien qui nous a quittés. Il convenait aussi de souligner que lors de cette séance c'est l'un de ses neveux Étienne Sallenave qui allait être intronisé à son tour. Comme quoi la grande lignée continue.

• Réception du Professeur Catherine Boileau par Étienne Lassailly



Catherine Boileau est Professeur Émérite de Génétique
à la Faculté de Médecine de l'Université Paris Cité.

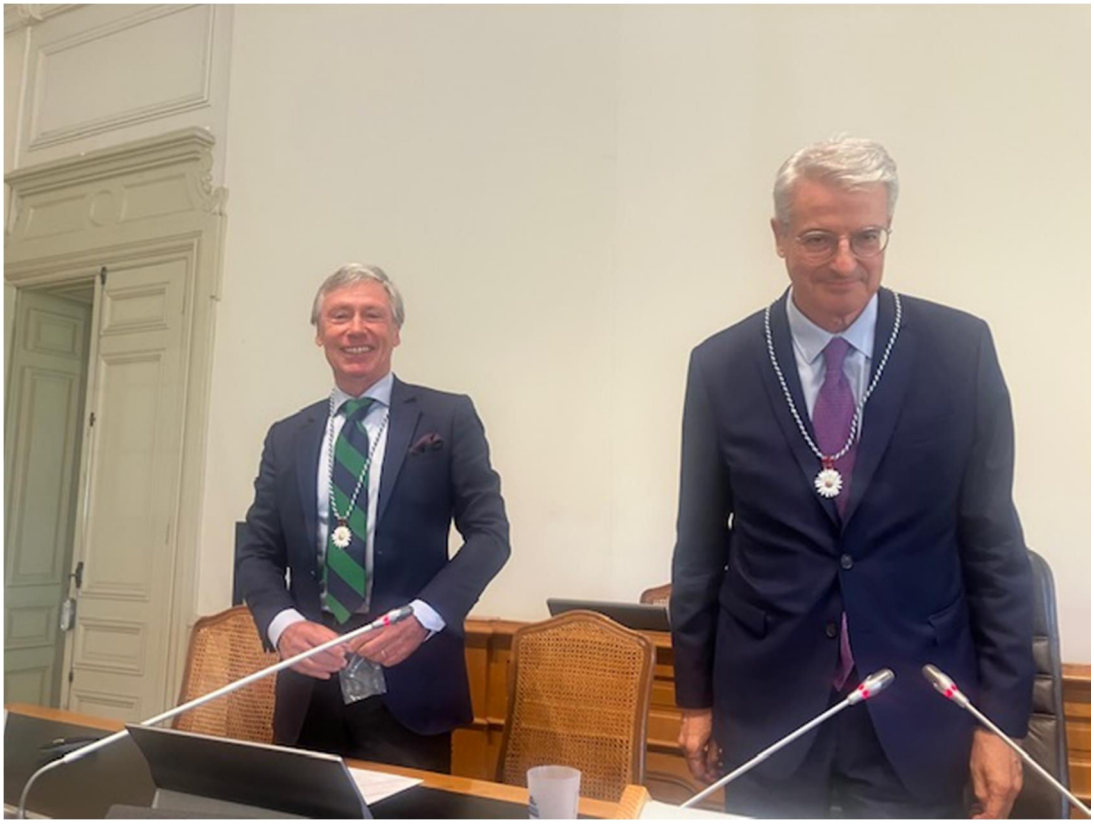
Pionnière du Diagnostic en Génétique moléculaire, elle a développé un grand Département de Génétique médicale à l'hôpital Universitaire Bichat-Claude Bernard (Paris). Depuis plus de 35 ans, elle développe des activités de recherche dans le domaine cardiovasculaire à l'Inserm.

Ses travaux ont donné lieu à plus de 400 publications scientifiques. Elle est récipiendaire de prix internationaux prestigieux dont le Grand Prix Scientifique de la Fondation Lefoulon-Delalande (Institut de France) et le Prix de la Santé du Fonds Baillet-Latour (Belgique).

Expert pour de nombreuses structures scientifiques nationales et internationales, elle est notamment membre du Conseil d'Administration de la Fondation Maladies Rares (France).

Parallèlement à ses activités hospitalières et de recherche, elle a occupé de nombreuses positions (élection ou nomination) dont membre du Directoire de l'Assistance Publique-Hôpitaux de Paris et Présidente de la Commission de Recherche de la CME, membre élue Conseil de Gestion des Facultés de Médecine Paris-Ouest et Diderot Paris 7, membre de Commissions Scientifiques Spécialisées de l'INSERM, Présidente du Conseil Scientifique de la Fondation Maladies rares.

- ## Réception de M. Étienne Sallenave par Bernard Berdou d'Aas



Étienne Sallenave, après des études à la Faculté de droit et à l'Institut d'études politiques de Bordeaux, a intégré le corps des administrateurs du Sénat. Ses affectations successives l'ont amené à la questure, à la commission des Affaires étrangères et de la Défense, à la délégation parlementaire au renseignement, à la commission des Finances, avant qu'il ne devienne chef du service de la commission des Affaires sociales, puis n'accède au cœur du réacteur de la Haute Assemblée, la Division de la Séance, comme chef du contrôle et des questions.

Comme chez son grand-père [Louis, maire de 1947 à 1971] et son père [Pierre, député puis sénateur de 1958 à 1983], l'atavisme a fait de lui un fin pyrénéiste.

Notons que le secrétaire de la Garbure, qu'il est à Paris, était reçu à l'Académie par le président de cette active association, fondée – faut-il le rappeler – par le plus illustre des présidents d'honneur de l'Académie de Béarn, Louis Barthou.



Les membres de l'Académie de Béarn autour des nouveaux candidats

Proclamation du Prix Marguerite de Navarre 2026

La proclamation des lauréats a eu lieu à l'issue du déjeuner du jury au restaurant « La Belle époque » du Palais Beaumont, ancien Palais d'Hiver, le lundi 12 octobre dernier, ainsi que le veut désormais la tradition.

PRIX MARGUERITE DE NAVARRE DU MEILLEUR RECUEIL

Jean-René VAN DER PLAETSEN, ***La vie à contre-courant***,
Éditions du Rocher, Perpignan-Paris, 2025.

PRIX MARGUERITE DE NAVARRE DE LA MEILLEURE NOUVELLE

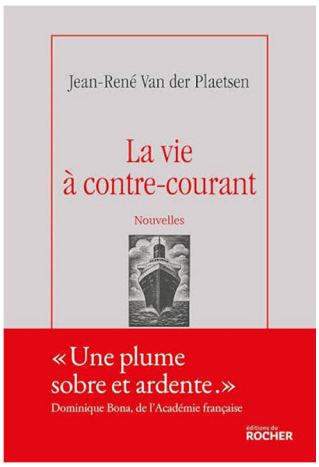
Alain MARICHAL, « La jupe vert pomme dans la vitrine »,
in ***Les Duppont ne courent pas les rues***, Éditions M.E.O., Bruxelles, 2025

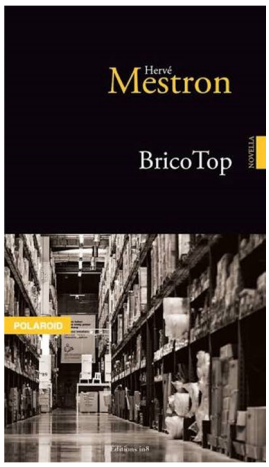
PRIX SPÉCIAL DU JURY

Hervé MESTRON, ***Brico Top***,
Éditions In8, collection Polaroid, Serres-Morlaas, 2025

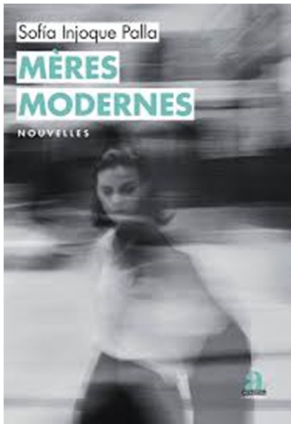
PRIX MARGUERITE DE NAVARRE DES COLLÉGIENS

Sofia INJOQUE PALLA, **« Celle que je hais »**,
in ***Mères modernes***, Éditions Academia, Louvain-La-Neuve, 2025











Les membres du jury et les représentants de la municipalité et de l'Agglomération de Pau lors de la proclamation

COMMUNICATIONS ET TRAVAUX

Ange ou Démon ?
Où l'on reparle de Notre-Dame de Bétharram…

Thierry Sagardoytho

Qui est Vincent Élicabide ? L'étudiant souletin en théologie, né avec le 19ème siècle, se destinait à une vie au service de Dieu. Devenu enseignant à Notre-Dame de Bétharram, il assassine une jeune mère de famille et ses deux enfants, en l'an 1840. Comment ce trentenaire émérite a-t-il subitement vendu son âme au Diable ?

Vincent Élicabide vient au monde le 15 juin 1810 à Mauléon, capitale de la Soule. Son père, bien que modeste, est si fier de ce fils aîné qu'il ne recule devant aucun sacrifice pour lui offrir la meilleure éducation. Premier de sa classe, le garçon fait l'admiration des enseignants qui le décrivent précoce et fort intelligent. Vincent affiche très tôt une vocation pour le sacerdoce. Le dimanche, il sert la messe et ne rate jamais une occasion d'échanger avec le curé du village de Gotein. Il a 14 ans à peine lorsqu'un matin son père le conduit au Séminaire d'Oloron-Sainte-Marie. Il réussit l'examen d'entrée si brillamment que l'Évêque de Bayonne, Mgr d'Astros, se déplace pour le féliciter. Le fils prodige décide qu'il consacrera sa vie au service de Dieu. Dans les campagnes pauvres de ce Pays Basque si fervent, l'église offre ainsi le moyen à un élève méritant, qu'il soit riche ou pauvre, de parfaire son éducation et devenir un personnage respecté.

1828… Vincent souffle sa 18ème bougie. Il rejoint le Séminaire de Notre-Dame de Bétharram où il apprend la philosophie, puis celui de Bayonne où il suit l'enseignement de théologie. Lorsqu'il revient parmi les siens, le jeune homme est accueilli avec les honneurs, lui qui croise fréquemment le prélat du Diocèse. Vincent se destine à devenir prêtre. Un beau jour, il prend tout le monde de court en annonçant qu'il ne se sent plus aucune vocation pour le sacerdoce. Son supérieur se console en se disant que la brebis égarée finira bien par rentrer au bercail. En attendant, Élicabide dispense des cours particuliers au sein de riches familles installées à Bordeaux. Pris de remords, l'ex-séminariste revient à Bétharram. C'est là qu'il fait la

connaissance de Marie, une jeune maman domiciliée à Pau, dont Joseph, le fils aîné, est l'un de ses élèves.

Peu à peu, l'enseignant tombe discrètement amoureux de la jeune veuve. Comme lui, Marie est née en Soule, dans le village de Moncayolle. Elle avait 20 ans à peine lorsqu'elle a pris pour époux Pierre Anizat, un représentant de commerce avec lequel la jeune femme s'installe au soleil d'Oran, en Algérie. Le couple ouvre une hôtellerie sur place. Deux enfants illumineront cette union : Joseph, en 1829, et Mathilde, sa cadette, qui naît 2 ans plus tard. En 1833, un drame frappe la petite famille d'origine basque. Le papa est tué à Mostaganem alors qu'il a été mobilisé pour combattre l'ennemi. Isolée, la jeune veuve rentre au pays, à Pau. Elle travaille sans compter pour offrir la meilleure éducation possible à ses deux orphelins. On lui suggère, pour cela, d'inscrire Joseph, son fils aîné, à Notre-Dame de Bétharram. Voilà comment, en 1840, Marie Anizat rencontre Vincent Élicabide, cet enseignant dont on dit qu'il est excellent mais très sévère. Le charme de la jeune veuve plonge l'ex-séminariste dans le trouble.

Il se prend à visiter régulièrement la jeune maman, à son domicile palois. Ses attraits féminins l'attirent d'ailleurs bien davantage que les progrès en français du jeune Joseph. Élicabide confie, au passage, que le métier d'instituteur l'ennuie. Il rêve de s'installer à Paris. Là-bas, croit-il, il fera fortune. Octobre 1839… le jeune enseignant boucle ses valises et part y tenter l'aventure. Logé dans un modeste hôtel, il réalise qu'à Paris nul ne l'attend. C'est la désillusion. Vincent ne rate pourtant jamais une occasion de prendre sa plume afin d'écrire à l'élue de son cœur. Il l'exhorte à le rejoindre avec ses deux enfants. Ici, ils pourront étudier dans les meilleures écoles. Ici, écrit-il, l'argent coule à flots. Vincent affirme même qu'un établissement envisage de le recruter. Purs mensonges ! Séduite, Marie tombe dans le piège. En attendant que le couple soit réuni, pourquoi ne pas lui envoyer son fils ?

Le 11 mars 1840, Joseph quitte Pau pour Paris. Il y a foule dans la grande cour de cette gare parisienne. Le jeune Joseph Anizat débarque, valise à la main, dans l'après-midi du 14 mars 1840. Comme prévu, Élicabide est là. Il se jette sur le gamin qu'il prend dans ses bras et comble d'embrassades. Épuisé par le long voyage en diligence depuis Pau, Joseph serre, confiant, la main de cet homme qui l'entraîne à pied, à la découverte de plusieurs quartiers de la capitale. Le bambin est émerveillé. L'heure du dîner arrive. Avant de regagner ce qu'Élicabide dit être son domicile, le trentenaire pousse la porte d'un restaurant. L'adulte et l'enfant font bombance. Rien n'est de trop. À la fin du repas, Élicabide se met à écrire une lettre sur un coin de table. Il y raconte que Joseph est bien arrivé, qu'il est émerveillé et qu'il serait ravi que la jeune femme et

sa fille cadette viennent les rejoindre ici, à Paris. L'enseignant tend même le stylo au garçonnet afin qu'il écrive un petit mot à sa maman : « *Ma chère maman, je suis bien arrivé. Paris est bien beau. Je crois que je m'y plairai beaucoup. Adieu, je t'embrasse tendrement ainsi que ma sœur Mathilde.* » Signé *« ton fils, Joseph* ».

La jeune maman reçoit la lettre quelques jours plus tard. En lisant ce mot si tendre, elle n'imagine pas un instant que son fils n'est plus de ce monde. En sortant du restaurant, Élicabide l'a conduit dans un endroit sombre, près des abattoirs du quartier de la Villette. Dans un recoin, il s'est emparé d'un marteau qu'il dissimulait sous sa veste. Il a frappé l'enfant à plusieurs reprises avant… de l'égorger. Des passants ont découvert son corps le lendemain. Le gamin n'ayant aucun document sur lui, il n'a pu être identifié. Élicabide fait comme si de rien n'était. Il envoie de nouvelles lettres d'amour à Marie qu'il presse de les rejoindre à Paris. « *Joseph se porte à merveille* », écrit-il. Le 6 mai 1840, Marie Anizat se décide enfin. Elle part rejoindre son amant… La jeune mère et sa fillette franchissent le porche de la gare de Pau. Elles montent à bord d'une diligence qui les conduit à Bordeaux. C'est là que Vincent leur a donné rendez-vous, afin qu'ils fassent ensemble ce long trajet jusqu'à Paris où Joseph, le fiston, est, paraît-il, impatient de les retrouver. La jeune maman ne nourrit aucun regret à l'idée de quitter le Béarn. Son nouvel amant affirme lui avoir débusqué un emploi de femme de maison, dans les faubourgs huppés de Saint-Germain-des-Prés.

Mais, auparavant, Élicabide suggère à Marie et Mathilde de faire étape, une nuit durant, en Gironde. Il veut les présenter à sa sœur, employée de maison chez de riches propriétaires à Artigues près Bordeaux. En ce matin de mai, le soleil est de la partie. Pourquoi ne pas profiter de ce temps printanier pour s'y rendre à pied ? Le trio part à travers champs. Soudain, le ciel se gâte. De gros nuages apparaissent à l'horizon. Sur la commune d'Yvrac, le trio arpente un chemin tortueux. La jeune femme et sa fillette sont épuisées par cette marche interminable. Elles n'ont d'ailleurs pas remarqué qu'Élicabide marche légèrement en retrait, tenant un marteau dans sa main droite. Le jeune homme se met soudain à frapper l'une et l'autre, au point de les assommer ! Il les étend ensuite à ses pieds avant de leur sectionner la gorge, à l'aide d'un couteau. À deux mois d'intervalle, usant d'un mode opératoire strictement identique, l'ex-séminariste de Bétharram a assassiné le fils, la mère, et la jeune sœur ! Il dissimule leurs corps sous un fourré, avant de s'enfuir. Plus tard, des passants feront la macabre découverte. L'annonce du double crime se répand le soir même à Bordeaux.

Un aubergiste signale à la Police qu'un étrange client porte des vêtements tachés de sang. Élicabide est démasqué et aussitôt interpelé. Il doit maintenant livrer les clefs de l'énigme.

Comment un séminariste respecté est-il devenu un triple assassin ? Plusieurs témoins brossent le portrait d'un homme au tempérament brillant. Son caractère était sombre, peu communicatif. Était-il violent ? D'aucuns le décrivent parfois sévère avec ses élèves, n'hésitant pas à les châtier physiquement. En chœur, plusieurs témoins pointent un orgueil démesuré qui l'a déterminé à abandonner Bétharram pour le rêve d'une brillante carrière à Paris. De vilains mensonges jaillissent lorsque Vincent dissimule à l'élue de son cœur qu'il vit dans une profonde misère, lui qui affirme mener grand train ! Pourquoi alors faire venir le garçonnet à ses côtés alors qu'il n'a même pas de quoi se nourrir ? Pour dérober les quelques 100frs que Joseph avait dans sa poche, selon certains. Pourquoi ensuite assassiner la mère et la fillette ? Pour éviter que Marie ne lève le voile de ses mensonges, lui, l'enseignant brillant qu'elle plaçait sur un piédestal.

En septembre 1840, une impressionnante foule se presse au Palais de justice de Bordeaux. Le triple assassin souletin s'affiche tantôt sarcastique, tantôt angoissé : « *Je ne demande aucune grâce. Ma mort sera bien méritée.* » L'accusé confie qu'il n'est pas fou, mais « *un autre homme en proie à des idées sombres* ». À la barre, le ban et l'arrière-ban de l'évêché de Bayonne et Notre-Dame de Bétharram défile. Chacun souligne la piété et la bonté de l'accusé qui a pourtant tué une mère et ses deux enfants. Selon ses proches, une puissance maléfique s'est emparé de son âme. Le Diable, voilà une explication qui n'enchante guère l'Avocat Général qui réclame la tête de l'assassin. Sans surprise, la Cour prononce la peine capitale. Son président s'autorise un commentaire : « *Élicabide, vos crimes étaient trop grands pour que vous échappiez à la justice des hommes.* » Le jeune Souletin finira en enfer, après un crochet par la guillotine…

OPINIONS ET RÉFLEXIONS

Trois hirondelles font-elles le printemps ?

Marc Ollivier

Bonne nouvelle : ces temps derniers, la défense de la liberté de l'esprit remplit les salles !

Il y a peu le chroniqueur culturel du journal *Le Monde* déplorait « *la prolifération dans le cinéma, le théâtre ou les arts plastiques de créations lisses, démonstratives, portées par les bons sentiments, où il est dit au public ce qu'il doit penser* ». On ne contredira pas une affirmation qu'il est quelque peu insolite de lire dans les colonnes de ce quotidien. Il est pourtant parfois d'heureuses exceptions. À preuve trois films sortis récemment.

Le premier dans l'ordre de la programmation est dû à Agnès Jaoui. Privée de la collaboration de son complice, à la réalisation et à la ville, le grinçant Jean-Pierre Bacri, elle montre qu'elle n'avait pas une place mineure dans le binôme. Elle nous propose, avec *L'objet du délit*, une comédie jubilatoire, épinglant dans le registre satirique un féminisme ultra qu'elle seule, vu son positionnement, pouvait passer ainsi à la moulinette, sans susciter de violentes diatribes ni s'exposer à l'anathème. C'est drôle, mais, à bien peser les choses, la comédie l'est moins qu'il n'y paraît. Son intrigue est tragique car – « des exemples fameux ne me manqueraient pas » – du passage à l'essoreuse médiatique peu de présumés innocents sortent les plumes sèches. Là c'est un ténor italien dont la carrière est brisée, pour avoir, lors d'une répétition, opéré un geste anodin – dans le rôle du comte Almaviva des *Noces de Figaro*, il a cru devoir prendre la taille de sa partenaire – geste vite présenté, dans une ambiance paranoïaque, comme du harcèlement sexuel.

Le rouleau compresseur qui, dans les sociétés européennes, lamine tout ce qui peut paraître déviant par rapport à la norme, le réalisateur roumain de *Fjord*, Cristian Mungiu, en pointe lui aussi les effets délétères. Son film, *Fjord,* nous présente la face cachée du paradis scandinave. Comment peut-on être encore évangéliste en Norvège au XXIe siècle ? Dans ces sociétés, qui

jadis étaient pétries de religiosité et de rigorisme – on pense à l'ambiance dans laquelle baignent les œuvres d'un Bergman ou d'un Dreyer –, la laïcisation a atteint un degré tel que les manifestations de l'attachement religieux au sein de la famille – moments de prière, bénédicité... –, l'invocation en public des valeurs chrétiennes comme inspiratrices des comportements, toutes les marques de l'appartenance à un groupe de fidèles en mode traditionnel, nourrissent le soupçon, pire, deviennent à proprement parler, par une inversion des valeurs, de mauvaises mœurs. Quand survient un incident mineur – l'apparition de bleus sur le corps d'une fille de la famille –, une implacable mécanique s'enclenche, reposant sur la suspicion de mauvais traitements. Le camp du Bien lance la chasse. Le salut sera dans la fuite. *Fjord* montre comment – et son réalisateur peut en parler en connaissance de cause, lui qui a vécu un régime totalitaire – « *dans la société occidentale, commence à s'infiltrer cette idée que certains groupes considèrent qu'ils savent mieux que toi-même ce qui est bon pour toi. Au point qu'ils te nient le droit d'exprimer ta propre vision* ». Il est tout à l'honneur du jury de Cannes d'avoir attribué une Palme d'or à cette œuvre forte, qui illustre magistralement ce vice d'époque qu'est – l'à-peu-près est de Philippe Muray – « *l'envie du pénal* ».

Aborder un sujet aussi sulfureux que Vichy, sans tomber dans la caricature et les rapprochements aussi hasardeux qu'anachroniques, est une prouesse. *Notre salut* y parvient. Croisant habillement une histoire privée – celle de ses grands-parents, reconstituée à partir de leur correspondance – et l'histoire du pays – bien rendue notamment par la photographie et le recours à quelques images d'archives – le réalisateur reconstitue à travers les tribulations d'un fonctionnaire du régime la complexité de l'époque, l'éventail des motivations et des destins, l'évolution du contexte (la disparition de la Zone libre en novembre 42 en est une, majeure), le problème lancinant du retour des prisonniers. Les hommes de Vichy ne sont pas tous ramenés à la catégorie – confortable pour les chevaliers blancs dont fourmille notre époque – des « collaborateurs » ; ils sont loin d'aimer le vainqueur, on peut même constater que l'anti-germanisme domine, mais, dans l'exercice de leurs fonctions, il leur faut constamment marchander avec des occupants, qui là encore échappent à une représentation caricaturale. Faire rentrer les prisonniers, combler le vide que leur détention occasionne dans les usines et les champs pour assurer la survie quotidienne du pays, tels sont les problèmes réels qu'il leur faut régler ; pour cela constamment faire la part du feu ; et à ce jeu se brûler les ailes... Grâce soit rendue à Emmanuel Marre d'avoir restitué cette époque noire dans le respect de son épaisseur historique, refusant la facilité du manichéisme, faisant preuve de ce sens de la nuance

dont la disparition offusquait le chroniqueur du *Monde*. Ce Saint-Jean Bouche d'Or parle, d'ailleurs, de « miracle » à propos de l'accueil fait à *Notre salut*.

Celui fait à *L'objet du délit*, comme à *Fjord*, fut également surprenant, eu égard aux thèmes abordés et à leur traitement. Parler de miracle parce que ces films n'ont pas été mis au pilori serait sans doute excessif. Faut-il en conclure que le prêt-à-penser n'est plus aussi bien porté ou, à l'inverse, que ce sont exceptions qui ne font que confirmer la règle ?

Le château de Pau sans Paul Mironneau

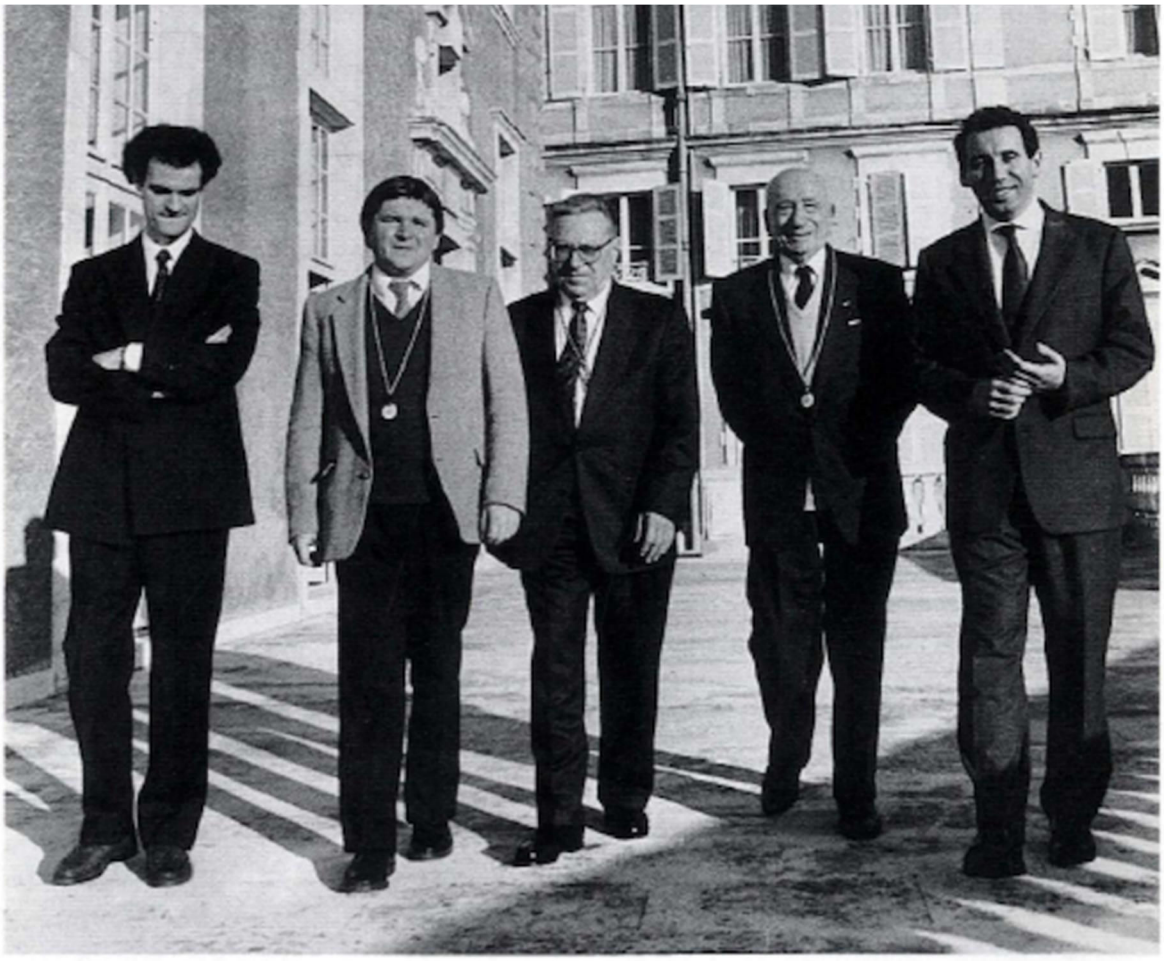
Étienne Lassailly

La presse du 21 octobre 2026 annonce avec une grande platitude qu'un nouveau directeur a remplacé Paul Mironneau au château de Pau. Je me demande au moment où j'écris ces lignes qui peut *légitimement* succéder à notre confrère, celui qui, dans le monde, connaissait le mieux ce symbole de notre vie paloise.

Parallèlement à son métier de Directeur d'un service de l'État, qui consiste, somme toute, à gérer les problèmes quotidiens que causent individuellement ou collectivement les fonctionnaires employés, il menait, souvent la nuit, les recherches qui procédaient de l'idée exigeante qu'il avait de sa mission scientifique.

Cela se traduisait dans les faits par des expositions extraordinaires. Paul Mironneau, grand connaisseur de la Renaissance italienne et des musées de la péninsule où il avait ses entrées, sortait alors des profondeurs obscures de son bureau médiéval de la tour Montauzer et se livrait, aidé de quelques fidèles, à sa seule vérité, l'alchimie de l'histoire.

Lorsqu'il est reçu à l'Académie par l'un de ses pairs, le chartiste Jacques Staës en janvier 1994, ce jeune homme de 30 ans, exprime dans son discours sa passion de l'histoire. « Cette expérience de découverte et d'interrogation constitue, j'en suis persuadé, l'une des grandes aspirations de nos contemporains. Elle guide ce prodigieux attrait pour l'histoire, cette faim de passé, cette soif de récit véridique, véritable et paradoxal contre-phénomène de masse de nos sociétés officiellement menacées d'amnésie et de manipulation. »



Les nouveaux académiciens et leurs parrains devant le Parlement de Navarre : de droite à gauche : F. Bayrou, P. Lious, P. Tucoo-Chala, J. Staes, P. Mironneau (Photo Daniel Rosé)

Il n'a que trente ans mais déjà, outre sa thèse sur *Aymeric de Peyrac, abbé de Moissac*, il révèle une longue et intéressante bibliographie sous formes d'articles ou de publications sur des sujets très variés, le château de Pau, bien sûr, dont il fait un Petit Guide, mais aussi des ouvrages sur l'histoire politique de la musique, parmi lesquels *Chansons politiques de la Révolution à nos jours, La Révolution dans l'opéra français au XIX*e *siècle.* Deux ans auparavant, alors qu'il était en poste aux Archives Départementales de l'Eure, il s'était intéressé au *Prince soleil*, et sur notre Gaston Fébus il avait commis un article dans la *Revue de Pau et du Béarn*, article intitulé *Gaston Fébus : un triste sire d'après l'un de ses contemporains.* L'historien ne marivaude pas avec la vérité historique.

Et pourtant le nouveau Conservateur est ouvert à l'au-delà de l'histoire. Il écrit dans son

discours de réception : « Le château de Pau est, par excellence, un lieu de *mémoire.* Musée consacré à un moment fort de notre histoire, *palais*, symbole de la richesse d'un héritage béarnais moins matériel que moral, *château* emblématique des indépendances pyrénéennes mais aussi des voies, des échanges humains d'une pièce géographique et politique essentielle entre l'Aquitaine et le monde hispanique, il offre de surcroît la figure originale d'une demeure fictivement habitée, où le souvenir du grand Henri n'a cessé de fructifier en légendes, en fêtes, sous l'Ancien Régime ; en décors, en soieries au XIX^{e} siècle ; en collections, en peintures, sculptures, gravures anciennes acquises à une époque récente. »

J'ai fréquenté pendant plus de 10 ans *Paul Mironneau en son château,* puisque Président de la Société des Amis du château de Pau, j'avais le plaisir d'y être reçu en ami. Son esprit, son discernement et son éloquence murmurée ont constitué pour moi, pendant toutes ces années, un tonifiant salutaire et réconfortant.



Paul Mironneau en compagnie d'Étienne Lassally Président des Amis du château de Pau

Comment transformer les illustrations ou les illusions de l'histoire, quelquefois décolorées par les ans, en conte merveilleux, tel est le savoir-faire de ce savant sobre et réservé. Son château de Pau qu'il habitait depuis plus de trente ans était un *palais d'images.* Avec ses équipes, il en a été l'infatigable et fervent *clerc, chargé de réapprendre à lire des images et à regarder le passé.*

Comment peut-on *imaginer* le château de Pau sans Paul Mironneau ?

LE COURS CHANGEANT DES CHOSES ET DES CROYANCES

Marc Bélit



À voir ce que nous montrait la télévision ces derniers jours, on avait parfois l'impression d'être revenus un siècle en arrière : un peuple, ou du moins sa représentation momentanée, se montrait sensible à la venue d'un pape en France. Toutes proportions gardées, cela rappelait la sidération qui nous avait saisis lors de l'incendie de Notre-Dame de Paris. Quelque chose à quoi nous ne prêtions plus guère attention se révélait soudain comme une part enfouie de notre identité.

Une foule bigarrée, selon les lieux et les moments, se rassemblait pour crier sa joie. Pouvait-on imaginer chose pareille ? **Crier sa joie.** Par les temps qui courent, ce n'est pas le sentiment le plus répandu. Le désespoir, la tristesse, les guerres, les morts, les difficultés de la vie en général : l'image que nous renvoient quotidiennement les médias est plutôt celle de l'inquiétude, de la colère ou du ressentiment. Alors la joie ? Et la joie à la vue d'un pape ? Avouons qu'il y avait là

quelque chose d'étonnant.

Car, enfin, convenez avec moi qu'au chapitre précédent nous en étions plutôt à la définition du christianisme comme « la religion de la sortie de la religion », selon la célèbre formule de Marcel Gauchet : une religion qui s'était accordée avec son temps, avait accepté sa séparation d'avec l'État et s'était adaptée au régime de la laïcité. Ne disait-on pas, statistiques en main, que nous assistions à un véritable effondrement de l'adhésion chrétienne, particulièrement chez les jeunes ? L'héritage religieux transmis par les familles s'amenuisait, les baptêmes diminuaient, les mariages religieux également, et la pratique dominicale poursuivait son déclin. La messe semblait dite.

Et voilà que des dizaines de milliers de jeunes se rassemblent dans un stade pour accueillir un pape.

Gardons-nous cependant de faire dire à cette image plus qu'elle ne dit. Une foule réunie pour une veillée catholique n'est évidemment pas un sondage sur l'état religieux de la France. Elle ne dément pas à elle seule un demi-siècle de sécularisation. Elle révèle autre chose, peut-être plus intéressant : la persistance, au sein d'une société largement déchristianisée, d'un peuple catholique minoritaire mais capable de se rendre soudain visible, nombreux, jeune et joyeux. C'est cette apparition qui mérite qu'on s'y arrête.

D'autant que les évolutions de la société française semblaient aller dans une tout autre direction. Les réformes concernant le mariage pour tous, la contraception, la procréation ou la fin de vie ont souvent placé la doctrine catholique en porte-à-faux avec l'évolution des mœurs et de la loi. Le mot même de catholique est parfois devenu, dans certaines bouches, un qualificatif légèrement dévalorisant ou ironique : « les cathos ».

C'est sur ce terrain que se sont d'ailleurs formulées les rares critiques suscitées par la visite : un pape peut-il, dans un pays souverain et laïque, contester une loi votée lorsqu'elle contrevient à la doctrine de son Église ? Mais ne nous leurrons pas non plus : chacun connaît ici le rôle de l'autre. Le pape parle en pape et la République légifère en République. Au fond, il n'est peut-être pas plus mal que les désaccords soient formulés clairement, au nom des valeurs que chacun prétend défendre. Un pays laïque peut entendre la parole d'une autorité spirituelle sans pour autant lui abandonner le soin de faire la loi.

Ce qui s'observe en France s'observe d'ailleurs, à des degrés divers, dans une grande partie de l'Europe. La sécularisation a profondément transformé nos sociétés et la religion, lorsqu'elle persiste, s'est largement retirée de la vie publique pour rejoindre la sphère privée. Cela rend d'autant plus singulier ce spectacle de ferveur populaire déclenché par la venue d'un pape.

Mais peut-être la question religieuse se pose-t-elle aujourd'hui autrement. La présence plus visible de l'islam dans la société française, avec les débats qu'elle suscite sur la laïcité, les pratiques religieuses et la place de la religion dans l'espace public, a-t-elle, par un étrange effet de miroir, rendu aux Français la conscience de leur propre héritage catholique ? Ce n'est qu'une

hypothèse et elle demanderait bien d'autres précautions pour être établie. Mais on ne peut tout à fait l'écarter.

D'autant que le phénomène dépasse largement le catholicisme. On observe le renouveau de certaines formes de pratique musulmane, l'apparition ou le développement de mouvements charismatiques au sein du catholicisme, un regain identitaire du judaïsme, l'essor du protestantisme évangélique et pentecôtiste. Aux États-Unis, le religieux n'a d'ailleurs jamais quitté la scène publique comme il l'a fait en Europe. Il ne s'agit donc pas nécessairement d'un « retour du religieux » – formule commode mais peut-être trompeuse – mais d'une recomposition beaucoup plus complexe du paysage des croyances en deux sens, vers davantage de spirituel ce qui ne consiste pas à voir en tout une spiritualité possible. Chacun n'étant pas en lui-même la référence ultime en la matière.

Quelque chose bouge indiscutablement dans le monde et spécialement dans le monde des valeurs de l'humanité. Peut-être faut-il en chercher l'une des raisons dans le désenchantement qui accompagne désormais notre modernité. La croyance presque naïve dans le progrès s'est émoussée. Les promesses politiques se sont affaiblies, la croissance ne suffit plus à dessiner un avenir, la technique elle-même, dont nous attendions tant, produit autant d'inquiétudes que d'espérances. À cela s'ajoute une aspiration à l'appartenance, à la communauté, à la transmission, parfois même à la transcendance. Le vieux besoin de croire n'est peut-être pas mort, il est probablement en mutation. Le signe envoyé par la venue du pape n'indique pas forcément un changement de fond mais une tendance à coup sûr. Cependant il faut se souvenir qu'une hirondelle ne fait pas le printemps surtout à une époque de bouleversements atmosphériques.

Il faudrait naturellement prendre le temps d'analyser ces mouvements, qui sont largement documentés et parfois contradictoires. L'Église catholique elle-même ne sort pas triomphante de ces dernières décennies. Elle a été profondément ébranlée par la révélation des violences sexuelles commises en son sein, par la diminution des vocations, le vieillissement de son clergé et la perte de son influence sociale. C'est précisément pourquoi l'apparition, au milieu de cette crise, de quelque chose qui pourrait ressembler à un « peuple catholique », certes minoritaire mais qui se reconnaît comme tel, a de quoi interroger.

André Malraux, à qui l'on avait fait dire : « Le XXIe siècle sera religieux ou ne sera pas », avait pris soin de démentir la formule. Ce qu'il disait était à la fois plus prudent et plus troublant : il n'excluait pas « la possibilité d'un événement spirituel à l'échelle planétaire ». Malraux, comme on sait, n'était jamais en retard d'une prophétie. Nous n'en sommes sans doute pas là. Mais quand, dans une France que l'on disait déchristianisée, des dizaines de milliers de jeunes se rassemblent dans un stade, non pour applaudir un chanteur ou soutenir une équipe, mais pour accueillir un pape et, chose plus insolite encore, pour manifester leur joie, le chroniqueur aurait tort de détourner les yeux. Le cours des choses change. Celui des croyances, peut-être aussi.

Le chemin de François Cheng

Thierry Moulonguet



Dans son dernier livre publié chez Albin Michel *On aurait pu se rencontrer*, François Cheng retrace son itinéraire, hors norme, de sa naissance en Chine à l'Académie Française. C'est une ode à l'amour et à la beauté. Ce qui est sans surprise, c'est la mort, alors à nous de la surprendre en cheminant vers elle par l'exceptionnel de la beauté et de l'amour, emportés par un sentiment de gratitude. « Ce qui a été vécu dans le sens de l'élan vers la vie n'est jamais perdu. » Et à cet égard, pas d'élan plus fort que celui de l'amour : « de deux finitudes nait le miracle de l'infini ».

François Cheng a puisé dans cette vision de la vie pour accompagner jusqu'à la fin son épouse atteinte de la maladie d'Alzheimer.

On peut mettre en parallèle cette illustration de l'infini avec l'histoire proposée par le réalisateur japonais, Ryüsuke Hamaguchi, dans le film *Soudain*, construit sur la relation entre une directrice d'EHPAD et une jeune metteuse en scène de théâtre japonaise atteinte d'un cancer en phase terminale. Cet accompagnement dans la douceur et l'écoute va conduire la jeune femme à confier sur la fin, alors qu'elle est déjà très affaiblie, que rien ne vaut mieux que la vie sur la terre parce qu'elle est envahie tout d'un coup par l'impression irrésistible que de la relation entre deux êtres peut naître une sensation de plénitude, d'extrême, d'infini qui vaut toutes les philosophies ou les religions. Et elle ne veut pas partir. Sa vision du monde et du passage par la mort qui, au Japon, est caractérisé par une forme d'évidence, de retour à la nature, est emportée par un éblouissement de pure humanité. Cela peut être le sens de *Soudain*, ce qui n'empêche pas ensuite une forme d'apaisement de revenir porté en fin de

compte par sa culture et le retour à la vision du monde flottant.

François Cheng établit également dans son livre un lien vers l'œuvre de Victor Hugo, et notamment *Les contemplations*, le recueil de poèmes écrit à la suite de la mort tragique de sa fille Léopoldine. Comment faire face à l'insupportable de la disparition de sa fille ou du déclin de son épouse qui ne le reconnaît plus ? La voie proposée est celle de l'écrit : « Nos cœurs sont mémoire vivante, battant au sein du divin. » Cette mémoire est matière à transmission et la traduire pour les générations futures donne du sens, celui du partage des expériences, des sentiments, des sensations qui peuvent faire dire, malgré les épreuves les plus lourdes, que « rien ne vaut cette vie sur terre ».

À la rencontre de l'Académie de Béarn

- **Le vendredi 20 novembre à 16h30,**
  à la Médiathèque André-Labarrère

Conférence de **Pierre-Henri Ardonceau**, membre de l'Académie de Béarn, critique et historien du jazz. Collaborateur de longue date de la revue *Jazz magazine*, chroniqueur des concerts et des festivals de jazz en France et particulièrement dans le Sud-Ouest, il est bien connu en Béarn. Il s'exprimera précisément sur
« L'histoire du jazz en Béarn».

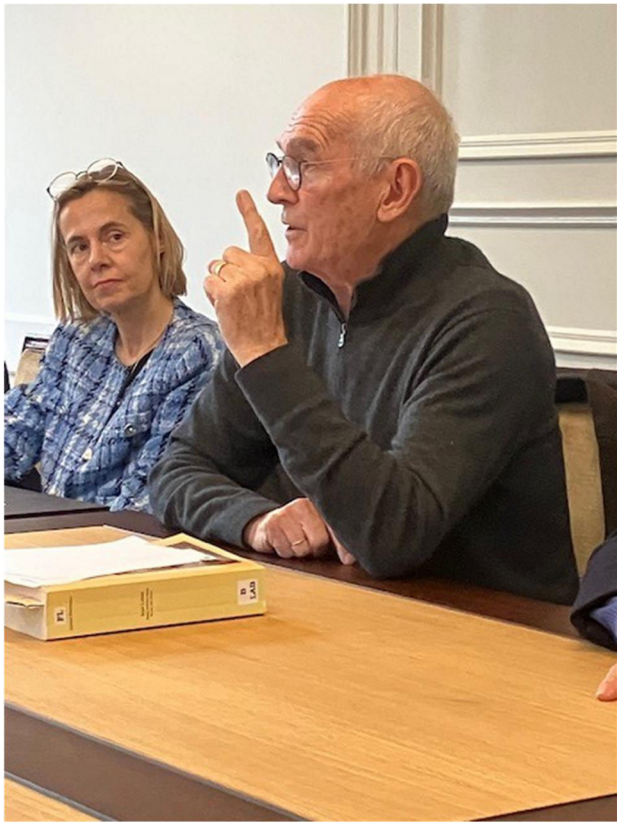


- **Le mardi 24 novembre à 16h30,**
  conversation académique à la villa Lawrance.



Personnalité invitée : **Dominique Bidot-Germa,** Maître de conférences en histoire médiévale honoraire, sur le sujet suivant :
« Noblesse(s) en Béarn ».

VIE DE L'ACADÉMIE : CONVERSATIONS ACADÉMIQUES





(De gauche à droite) : Madame Claire Mayot, directrice de la Médiathèque, Monsieur Jean-Marc Terrasse, directeur des Rencontres d'Orion, et Madame Boileau.

Le 27 octobre, en séance ordinaire, l'Académie a eu le plaisir d'entendre Jean-Marc Terrasse deviser sur la personnalité de Jean Labbé sur le thème : **"Jean Labbé, marin par goût, poète par passion".** Une conversation passionnante enrichie par le dialogue avec Jacques Le Gall dont le prochain bulletin donnera le détail.

Celle-ci était suivie par la réception de madame Claire Mayot désormais membre associée à l'Académie, avec laquelle l'Académie réalise les belles présentations de conférences « À la rencontre de l'Académie ». Là encore, nous avons le plaisir de découvrir les formidables performances du réseau des dix médiathèques de l'Agglomération avec leur nombre élevé d'inscrits et de lecteurs.

REMISE DU PRIX MARGUERITE DE NAVARRE 2026 AUX LAURÉATS

Mercredi 25 novembre 2026 15h – Parlement de Navarre : remise du Prix Marguerite de Navarre des collégiens.

Jean-Christophe TIXIER (« Les Noires de Pau », « Aller-retour dans le Noir ») sera le parrain de l'édition 2026 et remettra son Prix à Madame Sofia Injoque PALLA avec le jury de collégiens de Bizanos, en présence de représentants de l'Inspection académique et du Conseil départemental des Pyrénées-Atlantiques.

Samedi 28 novembre 2026 16h30-18h15 – Palais Beaumont Amphi Vigny : Rencontres littéraires « Les Idées Mènent le Monde » : remise du Prix Marguerite de Navarre de la Nouvelle.

Le Prix Marguerite de Navarre 2026 sera remis aux trois lauréats (Jean-René VAN DER PLAETSEN, Alain MARICHAL et Hervé MESTRON) par Madame Sophie MARCEAU première lauréate du Prix Marguerite de Navarre en 2024. Elle parlera tout d'abord de son livre paru fin octobre *Warszawa* dans un entretien avec Claire Mayot (France Culture – Arte).





(Jean-René Van der Plaetsen) – (Sophie Marceau reçue à la Villa Lawrance, 2025)

Dimanche 29 novembre 2026 10h30-11h30 – Palais Beaumont Amphi Lamartine : Rencontres littéraires « Les Idées Mènent le Monde ».

Les trois lauréats, Jean-René VAN DER PLAETSEN (prix du meilleur recueil), Alain MARICHAL (prix de le meilleure nouvelle) et Hervé MESTRON (prix spécial du jury), présenteront leurs ouvrages dans une rencontre avec le public modérée par Patrick Voisin sur le thème des « Idées Mènent le Monde » 2026 : « Témoigner, raconter, alerter ».

Assemblée générale de l'Académie de Béarn

Vendredi 11 décembre 16h - Villa Lawrance

Vous voudrez bien noter la date du 11 décembre à 16h pour l'Assemblée générale ordinaire qui clôt le cycle du dernier mandat du Bureau au terme duquel le président actuel passera le flambeau de ses responsabilités à un successeur, selon l'usage du scrutin de liste en cours dans notre Académie.

Ceci pour information, le Secrétaire fera partir dans les prochains jours la convocation et l'ordre du jour détaillé de notre Assemblée générale.